

## ANTONIA

Je me réveillai sous la salve peu langoureuse d'un soleil de plomb, jetant un œil surpris au réveil : il était déjà 14h. Je détournai un instant le visage de la fenêtre qui me faisait face, agressé par tant d'éclat. Heureux tout de même de ce qui m'attendait au déclin du soleil, mon rôle fut bref et je fus finalement satisfait d'être tiré de mon sommeil. Je regardai mes messages. J'en avais trois. Des banalités auxquelles je répondis l'esprit distrait en allumant une cigarette entre mes draps mous. J'ouvris la fenêtre qui donnait sur la cour charmante et vide où s'épanouissaient les plantes puis j'allai dans la salle de bain prendre une douche fraîche et me raser. En apercevant dans le miroir mon visage encore engourdi de ce réveil tardif, je ressentis presque la satisfaction du quidam impuni : Antonia ne me verrait pas ainsi. Ce soir se déroule le Bal de fin d'année des étudiants de Droit et je serai son cavalier. Il s'en est fallu de peu pour que je ne le sois pas mais il est vrai que je fus pris d'une audace impromptue qui porta d'emblée ses fruits. C'est le jour de la rentrée qu'elle apparut à mes yeux, blottie entre les silhouettes multiples et rieuses. Il était 10h00, le temps était doux et la pluie avait rincé le bitume. Baptiste, Victor et moi sortions du premier cours de notre première année de droit. Nous fumions une cigarette à l'entrée quand nous avons croisé Vincent, un copain de lycée, auquel nous sommes allés donner une poignée de main. Grand et souriant, il avait toujours ses cheveux bouclés d'un blond presque roux, ébouriffés par le vent et la gaie nonchalance qui était la sienne. Il portait un sweat Abercrombie & Fitch vert foncé et riait en attaquant la fin de son sandwich, entouré de quelques filles déjà rencontrées. Il nous les présenta furtivement. Antonia me brûla les rétines de son charme discret et timide. Elle n'était ni grande ni petite, sa silhouette était délicate et ses longs cheveux blonds lisses et doux comme ceux d'une japonaise qui avait pris la pluie : ils

ondulaient, mais si peu, juste assez. Des cheveux blonds très clairs comme ceux des suédoises et des yeux vifs presque noirs, de fines paupières couvertes d'eye liner pour seul ornement. Sa peau d'albâtre était nue et rosée, son nez minuscule et retroussé criblé de tâches de rousseur. Sa bouche était minuscule comme celle d'un chaton. Elle offrit un « bonjour » enjoué et teinté d'un accent britannique. Autour d'elle, ses amies crachaient de la fumée. Elle ne fumait pas, ne mangeait pas. Elle souriait seulement et je compris à l'éclat mutin de son œil obscur que ma présence lui était agréable. Hélas, nos cigarettes étaient consumées et notre pause trop courte : nous dûmes rentrer sitôt les présentations faites et je me mis en tête de connaître à tout prix cette fille. Je pensais alors à Vincent comme passerelle adéquate mais le dadaïs en décida autrement : il arrêta les cours quelques jours plus tard, persuadé de ne pas aimer le droit, et je me sentis comme un malheureux jeté au large. Ce triste épisode n'eût certes pas raison de ma volonté à connaître cette fille mais grignota une partie de mon insouciance : m'approcher d'elle serait moins aisé que je ne le pensais. La seconde fois que je l'aperçus, le fer était déjà froid et la timidité me prit : trop de temps avait passé depuis notre première rencontre pour que j'ose seulement lui dire bonjour. Et c'est ainsi que j'ai passé mon année à guetter son ombre dans les couloirs et les amphithéâtres, à pourchasser sa silhouette frêle, à chercher son attention et à me réjouir comme un idiot d'un regard que je sentais peser sur moi. Puis vinrent les examens de mai et les beaux jours qui me condamnèrent à l'amertume de celui qui n'avait pas osé tenter sa chance et regardait l'année se terminer avec l'effroi du lâche puni de sa lâcheté. Antonia retournerait en Angleterre, si loin de moi... Je continuais pourtant de vivre, si bien que lorsqu'il fut question du bal du 7 Juillet, je pus trouver aisément une cavalière. Je pris celle qui me plaisait le plus et ce fut Mathilde, ma jolie liane brune aux lèvres sensuelles. Mais je ne pouvais me contenter de ce qui

n'était pas mon choix premier et j'eus besoin, il y a deux jours, de me débarrasser d'elle. Mathilde commit l'erreur de s'absenter. Elle était au Cap Nègre avec ses copines pour deux semaines et devait rentrer le 6 Juillet. Je n'ignorais pas l'ardent penchant de Baptiste pour la belle et je savais son cœur fendu de la voir aller au Bal avec moi. Ils savaient tous deux ma mère malade alors je fis croire à Mathilde que la pauvre était dans un état de fatigue préoccupant et que, voulant prendre soin d'elle, je n'étais même pas certain de pouvoir me rendre au Bal. Je lui fis part de mon extrême désolation et lui proposai, pour réparer le préjudice et l'imprévu, d'y aller avec Baptiste. Je jubilai d'entendre au téléphone sa voix compatissante et si je pus y déceler une légère amertume, j'avais pour moi toute sa compréhension et son consentement : j'avais raison de rester auprès de ma mère malade. Encore un peu et elle se serait excusée à ma place. Baptiste, quant à lui, salua mon dévouement et se réjouit pudiquement de l'opportunité que je lui laissais. J'avais sa reconnaissance. Je pris alors des nouvelles de Vincent, auquel je n'avais pas adressé la parole depuis des mois. Je finis par parler de ce groupe de filles avec lequel nous l'avions vu et d'Antonia, dont je feignis d'avoir oublié le prénom. « Ah, l'anglaise un peu timide ? », demanda Vincent. Je finis par lui demander s'il avait toujours des relations avec elle et parvins à lui arracher son numéro après avoir avoué, difficilement, que j'avais l'intention de l'inviter au Bal. Je lui servis le même mensonge qu'à Baptiste et Mathilde. J'ajoutai simplement que ma mère allait mieux, que je ne pouvais arracher Mathilde des bras de Baptiste pour mon seul plaisir et que j'étais désormais tout seul pour le grand soir... Il céda et j'envoyai à Antonia un SMS sans attendre afin de lui proposer d'être ma cavalière. Je savais qu'elle avait un copain, à Londres, mais il lui faudrait tout de même un cavalier pour le Bal, et j'espérais secrètement que cette soirée fasse basculer les choses en ma faveur. Elle me répondit quelques heures plus

tard : elle acceptait. J'étais heureux. Nous en restâmes là et pour garder une distance séductrice, je décidai de ne pas encore l'ajouter sur Facebook. Elle le fit à ma place. Hier, je reçus deux demandes. L'une d'Antonia, l'autre d'Emma, une fille de son groupe britannique comme elle et venue en France pour ses études. Une jolie blonde au minois charmant et au visage diaphane. La même en moins jolie. J'acceptai les deux. Je fus flatté de cet égard. Je devinais déjà comme Antonia avait parlé de moi à ses copines et si je fus un instant gêné d'imaginer les confidences peu discrètes dont je risquais d'être le sujet, je sus me réjouir de cette marque d'attention que je connaissais bien : l'intérêt d'un homme se mesure à la pudeur de ses mots ; celui d'une femme à l'exubérance de ses épanchements. Il était maintenant 17h. J'avais envoyé un sms à Antonia pour lui dire que je viendrais la chercher vers 19h à l'adresse qu'elle m'avait donnée. Elle habitait dans une petite maison, en colocation avec toutes ses copines anglaises. Je m'imaginai déjà sonner à sa porte. Elle ouvrirait, timide et magnifique, ignorante de sa propre beauté, n'osant croire qu'elle vient de terrasser un homme. Subjugué par son visage délicat, son cou si mince et la beauté simple de ses parures, je trouverais quelques mots pour lui dire comme elle est sublime. Elle rougirait forcément. Elle faisait partie de ces filles trop mignonnes auxquelles le rouge monte aux joues depuis l'enfance pour un oui ou pour un non. Elle baragouinerait quelques mots de remerciement avec son adorable accent britannique. Je n'osais même pas imaginer le reste de notre soirée.

J'avais faim et je n'avais que du café dans le ventre. J'allai me faire à manger dans la cuisine tandis que le soleil déclinait. Je cassais des œufs, je les battais et je regardais la masse visqueuse versée sur la poêle provoquer la vapeur brûlante. Je mangeais avec appétit puis j'allais me brosser les dents, enfiler le costume que j'avais préparé, me parfumer légèrement car je sentais encore l'after-shave. A 18h30, je dévalais tout

pimpant les escaliers de mon immeuble et pris le métro en direction de la station Rome. Je n'étais pas en retard mais je n'étais pas non plus à l'heure. Je passais un dernier coup de Kleenex sur mes chaussures en attendant le train sur le quai. Je rentrais dans un wagon plein et j'espérais en ressortir sous mon meilleur jour. Je tapais nerveusement du pied, mordais les parois de ma bouche et n'avais de cesse de regarder le plan de la ligne que je connaissais déjà mieux que personne. J'étais pris d'une appréhension joyeuse et je sentais monter en moi autant d'excitation que de crainte, de hâte que d'inquiétude. La porte s'ouvrait. Les passagers se déversaient sur le quai puis se dispersaient à gauche et à droite comme des fourmis auxquelles on aurait arraché des pattes. Quelques personnes montaient. L'annonce retentissait, les wagons se fermaient. Le train s'en allait, le train s'arrêtait. La porte s'ouvrait. Les passagers se déversaient sur le quai puis se dispersaient à gauche et à droite comme des fourmis auxquelles on aurait arraché des pattes. Quelques personnes montaient. L'annonce retentissait, les wagons se fermaient. Les passagers se déversaient sur le quai puis se dispersaient à gauche et à droite comme des fourmis auxquelles on aurait arraché des pattes. Quelques personnes montaient. L'annonce retentissait, les wagons se fermaient. Le train s'en allait. Le train s'en allait. Le train s'en allait et je sentais monter en moi autant d'excitation que de crainte, de hâte que d'inquiétude. J'étais pris d'une appréhension joyeuse. A l'approche de la station, je me levai et me regardai une dernière fois dans la vitre du wagon, remettant en place mon épaisse chevelure brune et ma cravate bleu foncé. Le train s'arrêtait, les portes s'ouvraient. Je descendais avec d'autres passagers et marchais frénétiquement sur le quai. J'étais pris d'une appréhension joyeuse et je sentais monter en moi autant d'excitation que de crainte, de hâte que d'inquiétude. Je montais les escaliers et je vis la lumière du jour. J'allumai une cigarette que je fumais avec l'empressement de celui qui n'en peut plus

d'attendre et sent qu'il s'approche de ce qu'il convoite avec l'ardeur d'un fou. J'écrasai ma cigarette à moitié fumée et battit le bavé dans une convulsion grisante et heureuse. J'arrivais. J'ouvris le portail. Je parcourus l'allée sablonneuse qui me séparait de la porte. Je sonnai et j'attendis. J'attendis. J'eus le temps de respirer et je vis soudain la porte s'ouvrir. De jolies jambes nues et blanches, des cheveux blonds, une simple robe noire courte et sans apprêt... mais ce n'était pas mon Antonia. C'était la même mais en moins belle. C'était sa copine Emma, la fameuse copine d'Antonia. Elle descendit avec un enthousiasme juvénile les quelques marches qui la séparaient de moi et m'aborda avec son petit accent : « Je suis vraiment désolée, Léo. Antonia a du rentrer à London [elle prononça London à l'anglaise et je trouvais cela adorable]... » Elle poursuivit avec plus de gravité, cherchant parfois ses mots, butant sur quelques uns : « Sa mère, hum... *just passed away*. Mourir. *Il* était très malade. Je suis vraiment désolée. J'espère que tu comprends... ». Elle s'arrêta, ne savait plus quoi ajouter : elle avait tout dit. L'année scolaire étant maintenant finie, Antonia ne reviendrait pas. Elle avait un copain en Angleterre, elle m'oublierait vite. Emma attendait probablement que je réagisse, ce que je ne fis pas... je ne sais pas pourquoi. « Si tu veux, on peut y aller ensemble... je lui ai *promettre* de ne pas te laisser *toute* seul », ajouta-t-elle, conscience de la maigre consolation qu'elle représentait pour moi. Je m'en voulus de ne penser qu'à mon malheur et non à celui d'Antonia, qui devait être en train de pleurer sa mère sur l'épaule de son petit copain britannique. Emma attendait. Alors je ne la fis pas attendre. Dans un soupir maussade, je fis contre mauvaise fortune bon cœur et pris à mon bras cette demoiselle inattendue dont j'étais le cavalier triste, amer et déçu.